

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 8 NOVEMBRE 1884.

No. 46

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT : Un an, \$2 ; 6 mois, \$1 ; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU : 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

LES DEUX TOMBES.

SOUVENIRS DE CORONER.

A. M. Chs. Lesage M. P.

Lorsque vers le passé, tout à sa rêverie,
L'homme laisse flotter sa pensée attendrie,
Il est des souvenirs qui reviennent toujours,
Couvrir d'un voile noir le soleil des beaux jours,
Où tinter comme un glas, qui rappelle sans cesse,
A l'oreille du cœur ses heures de tristesse.
La mort n'a pourtant rien qui comporte l'effroi :
On la voit, tous les jours, donner son baiser froid,
A l'enfant au berceau, comme au vieillard plein d'âge,
Et, dans nos rangs creuser son douloureux sillage.
Mais, souvent elle prend des moyens si cruels,
Dans l'exécution des arrêts éternels,
Qu'elle laisse en notre âme une douleur profonde,
Qui la trouble, à jamais, comme un torrent qui gronde.
Un drame poétique et lugubre à la fois,
Auquel je fus mêlé, jadis dans un grand bois,
Fit alors, sur mon cœur, une impression telle,
Que le temps me l'apporte, aujourd'hui, sur son aile,
Aussi navrant qu'au jour de la calamité ;
Le voici, cher ami, dans sa réalité :

C'était au temps heureux, où remplis d'espérances,
Les enfants de nos champs, imbus de leurs croyances,
Et trop fiers pour servir l'étranger de là-bas,
Affrontaient la forêt, cœur et cognée au bras.
On ouvrait aux colons, vers l'an mil-huit-cent-trente,
Le haut de l'Etchemin. Le père José Plante
Fut l'un des courageux défricheurs de ces bois.
La misère, sur lui, pesant de tout son poids
Il dut, après vingt ans, pour acquitter ses dettes,
Vendre sa terre. Avec le reste des recettes,
Il en acquit une autre, au loin, dans la forêt
Et recommença là, son travail, sans regret.

C'est dans ce bois profond, plein de verdure et d'ombre,
Que va se dérouler ce drame triste et sombre.

Un jour, à Saint-Léon, enfouis dans un puits,
On avait trouvés morts et le père et le fils.
Coroner de l'endroit, pour lever le mystère,
Il me fallut me rendre en ce lieu solitaire.
C'était au mois de mai. Les eaux de l'Etchemin,
Débordaient de leur lit qui longeait le chemin :
Et déroulant leurs plis, comme une nappe immense,
S'en allaient dans les champs féconder la semence.

Les chemins de la plaine étant interceptés,
Le trajet se faisait sur des canots, montés
Par de solides gars, maîtres en bûtelage.

Au lever du soleil, je quittais le village,
Avec un bon canot et trois vaillants rameurs.
Tout le long de la route, on jasa des rumeurs
Qui circulaient partout, touchant la mort des Plante ;
Les courants étaient forts, notre marche fut lente ;
Et, ce ne fut qu'après deux heures d'aviron,
Que j'aperçus, là-bas, la cabane en bois rond.

C'est là que nous allons ? me dit, l'un de mes hommes,
En pointant la demeure. En vingt coups nous y sommes ?

Vous qui n'avez jamais connu la pauvreté,
Ni senti du malheur la froide nudité,
Franchissez avec moi, le seuil de la chaumière !
Vos cœurs vous parleront. Une pâle lumière
Filtrait, comme à regret, à travers les carreaux ;
L'étope sur les pans retombaient en lambeaux.
Sur un papier jauni pendait une croix noire ;
Quelques plats, une huche, une table, une armoire ;
Des bancs de bois, deux lits, des plâtres ébréchés
Formaient l'ameublement. Et, dans un coin, couchés,
Je vis deux hommes morts, recouverts d'un suaire :
L'un avait les cheveux tout blancs : c'était le père ;
Et l'autre, à peine vingt-printemps : c'était le fils :
Sur leur cœurs reposait un petit crucifix.
Sur un banc, près des morts, sanglotait une femme
Sur ses traits, on lisait les chagrins de son âme :
C'était la pauvre mère, et l'épouse à la fois,
Qui restait, seule au monde, au milieu de ces bois.
Comprenant sa douleur et sa perte cruelle,
Le cœur gros et serré, je m'assis près d'elle,
Pour rendre un peu de calme à son esprit troublé.
Et quelques temps après d'un accent désolé,
Je reçus, lentement des lèvres de la vieille,
Le récit que voici :

« C'était le soir, la veille,
Monsieur le coroner, de l'accident fatal ;
Mon fils me dit : demain je prépare un régal.
De notre salaison il reste une rondelle :
Je vous la fais fumer, jaune comme canelle,
Pour vous remettre, un brin, l'appétit qui s'en va !
Tant mieux ! que je dis : mais, où vas-tu fumer ça ?
— Dans le vieux puits, dit-il : l'endroit est magnifique.
— Ah ! oui ; que je reprends : C'est un lieu sans réplique !
Mon Dieu ! sans le savoir, j'allais l'encourager,
Ce pauvre Théodore, à courir au danger.
Nous nous sentions heureux, monsieur, je vous assure,
Depuis bientôt un an, la vie était moins dure.
Nous avions un bon fils, de cœur et de talents,
C'était le seul espoir de nos vieux cheveux blancs.
Le père et moi l'aidions à cultiver la terre,
En attendant, que Dieu, dans ce lieu solitaire,
Nous envoyât la mort pour nous fermer les yeux.

(La fin au prochain numéro).

Sainte-Hénédiine, Nov. 1884,

ALFRED MORISSET.

CHRONIQUE.

On a longtemps reproché aux jeunes gens, des deux sexes, de ne pas lire assez. On lit plus de nos jours. Mais il y a une science qui est peut-être plus à craindre que l'ignorance. Il y a je crois, une tendance à apprendre ce qu'on devrait ignorer.

On aime le frivole. La lecture qu'on recherche ressemble aux toilettes qu'on porte, tant l'extérieur trahit l'intérieur. On ne lit pas pour s'instruire, mais pour s'amuser. Le roman à la vogue. Au lieu de réagir contre cette perversité du goût, on semble la favoriser. On ne se donne pas même la peine de choisir les romans qu'on offre au public comme une nourriture malsaine destinée à fausser l'esprit et à corrompre le cœur.

En représentant un idéal chimérique aux jeunes imaginations, on les désenchante de la vie réelle. Ce déluge d'œuvres romanesques qui préconisent tous les vices, sapent les fondements de la société. Autrefois, les romans, en plaçant leur idéal dans la vertu, mais dans une sphère supérieure à la l'homme, offraient l'inconvénient de faire considérer comme trop faciles la vie héroïque et la vie innocente. Aujourd'hui, il faut en convenir, le danger réel n'est plus là, l'idéal du roman contemporain est dans le vice élevé à la hauteur d'une doctrine, et paré de tous les attraits que peut lui prêter une imagination complaisante.

Dernièrement il me tombait entre les mains un petit volume dont le titre et la couverture, coquette et azurée, semblaient promettre, même à la jeune fille, une lecture morale et attrayante. Je l'ai ouvert et dès les premières pages, j'ai vu la couleur qui s'y cachait ; comme sous un bouquet de pervenches, on la voit lever la tête et allonger son dard en sifflant.

Je puis donner un exemple du danger de ces lecteurs romanesques, de cette littérature du délire et du rêve pour laquelle tant de jeunes esprits se montrent si passionnés. L'an dernier les journaux de Montréal rapportaient le suicide d'une jeune fille dont le père était un homme très à l'aise. Cette jeune fille était belle et recherchée.

Livrée à elle-même, elle lisait des romans et des drames, et cette vie accidentée, fiévreuse, délirante, impossible, dont les images fantastiques miroitant devant les regards de son imagination fascinée, lui faisaient trouver prosaïque insupportable, horrible, une vie que bien des jeunes filles, privées des mêmes avantages, auraient trouvée si douce et si belle !

Elle se lassa de son bonheur et un jour on la trouva empoisonnée, un roman à ses côtés ; et puis une lettre pleine d'invectives romanesques empruntées à ses lectures favorites et qui commençait ainsi : "Terre ingrate, je te quitte, la vie est pour moi une marâtre." La malheureuse jeune fille avait été la victime de la littérature immorale. Si au lieu de lire ces livres corrupteurs, son esprit avait reçu une nourriture saine et vivifiante elle aurait su quoi faire de la vie.